

Soir de première

(Wolfgang Diapason - Ars Musica. Nancy)

Un peu engoncé dans sa tenue de concert, le choriste endimanché, arraché à la convivialité rassurante de la salle de répétition, sur le point d'affronter le feu des projecteurs, feint de participer à l'excitation générale, de partager les sourires crispés, artificiels. Il prend pour enthousiasme ce qui n'est pas que la peur de faillir devant un public pourtant conquis d'avance.

Silence ... La salle s'éteint. Les visages reconnus s'effacent dans une pénombre recueillie qui attend non sans malignité la naissance du chef d'œuvre ! On veut croire au miracle devant ce qui n'est que la production publique d'une maturation laborieuse au cours des répétitions hebdomadaires. Et ce que le choriste vient chercher ce soir, c'est "l'évènement", c'est-à-dire la reconnaissance de ses efforts certes mais aussi la satisfaction de sa petite vanité placée à la hauteur de sa performance vocale.

Et puis le regard au chef, la main qui se lève, les premiers accords et la partition qui se déroule comme un cortège qui s'ébranle irrésistiblement ... Le choriste voudrait croire à quelque magie incantatoire mais il lui faut maîtriser le son, sa couleur, sa justesse, sa nuance, son tempo, il lui faut jeter l'œil sur le chef qui règle savamment le jeu de miroirs. Sa concentration obligée exclut tout abandon à quelque communion illusoire ou mystique : la réussite de l'entreprise résultera de cette maîtrise de soi au service de l'œuvre collective. Bien tenir son rôle ... Le paradoxe du choriste est semblable à celui du comédien : il produit consciemment l'effet que le public reçoit comme une illusion crédible ... Quelle victoire que ce silence assourdissant qui suit la dernière note ! Enfin les applaudissements, ce crépitement ambigu : élan de sympathie ou ... gratitude musicale ?

Ce vague frisson le long du dos, cet œil qui stupidement s'embue, feraient aisément croire à l'émotion facile. Quelle naïveté et quelle vanité de penser qu'on aurait accédé à un idéal d'harmonie et de partage ! Non. Subsiste seul le plaisir authentique, celui que procure le geste musical, le geste gratuit débarrassé de toute arrière-pensée pseudo-humaniste, le seul plaisir esthétique de cette liberté calculée qui, grâce à la conjugaison du talent du compositeur et des efforts des interprètes, l'arrache lui le choriste et son groupe, et son chef, et son public, aux "soucis" et aux "idées", l'instant furtif d'un soir de première.

Wolfgang Diapason

Ars Musica. Nancy